**GAREAU, Laurier (2013) *Green Mustang*, Saint-Boniface,
Éditions du Blé, 102 p. [ISBN: 978-2-923673-80-6]**

Claudia Labrosse

Volume 25, Number 1-2, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026092ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026092ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrosse, C. (2013). Review of [GAREAU, Laurier (2013) *Green Mustang*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 102 p. [ISBN: 978-2-923673-80-6]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 25(1-2), 173–176. <https://doi.org/10.7202/1026092ar>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

**GAREAU, Laurier (2013) *Green Mustang*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 102 p.
[ISBN: 978-2-923673-80-6]**

Trois personnages habitent la dernière œuvre du dramaturge fransaskois Laurier Gareau: Éric, un professeur de littérature française de 59 ans se déplaçant en fauteuil roulant, Amanda, une avocate de 47 ans nouvellement nommée juge, et leur fille Mona, étudiante de 24 ans rédigeant un mémoire de maîtrise sur le thème de la mort dans l'œuvre d'Agatha Christie.

Une telle distribution de personnages laisse présager un conflit interne de nature à soulever des questions douloureuses chez les uns (francophones) et les autres (anglophiles). Et de fait, dans une entrevue accordée au poète et essayiste franco-manitobain J.R. Léveillé, Laurier Gareau affirme qu'«aujourd'hui le théâtre a pris une nouvelle envergure. On veut retourner explorer un petit peu ce qu'est le phénomène canadien-français en Saskatchewan» (Léveillé, 2007, p. 17). Et c'est ce qu'il fait, malgré quelques petites maladresses, dans *Green Mustang*.

Principalement située dans la maison familiale à Regina, l'action fait converger les valeurs, les (fausses) croyances et parfois même les préjugés des trois personnages grâce à quelques analepses qui nous ramènent au moment de la séparation du couple Éric-Amanda, survenue six mois avant le déroulement de l'action contemporaine qui réunit le père et la fille.

Green Mustang s'ouvre sur le babil d'Éric, qui récite à sa fille quelques lignes d'un roman autobiographique qu'il a entrepris d'écrire il y a douze ans, mais qu'il n'a jamais terminé. La nostalgie qui habite le personnage, à l'aube de la soixantaine,

est palpable: l'époque des cheveux longs à la Beatles, le ronron du moteur de la Mustang «vert pomme, comme dans les films de James Bond» (p. 9), tout rappelle la jeunesse des années soixante. Or, cette nostalgie cède rapidement le pas au conflit qui oppose le père et la fille au sujet de la langue, vieux débat qui anime toujours les communautés linguistiques minoritaires au Canada. Éric, comme l'on s'y attend, défend farouchement la langue de Molière, qui définit son identité de Fransaskois et de professeur d'université, contre l'invasion de l'anglais que parle Mona à la maison et dans sa vie professionnelle. Car la fille, bien que maîtrisant sa langue maternelle (ou paternelle?), a choisi d'étudier la littérature anglaise, véritable trahison aux yeux du père qui lui reproche dans des «sermons» de «renier [s]es ancêtres» (p. 12) chaque fois qu'elle utilise un mot anglais à la maison, et ce, bien que tous les ancêtres de Mona ne soient pas, justement, francophones.

Un reproche en amenant un autre, nous constatons que Mona entretient elle aussi quelques griefs contre Éric, notamment au sujet de sa mère Amanda, «l'esclave» d'origine ukrainienne, qui a quitté le foyer il y a six mois. Ce nouveau conflit entre Éric, Amanda et Mona émerge cependant difficilement derrière les préoccupations linguistiques qui continueront d'occuper l'avant-scène de la pièce. Mais le ton est donné et il s'avère discordant.

En fait, bien que Laurier Gareau paraisse vouloir attribuer la séparation du couple au besoin d'émancipation d'Amanda qui voudrait se sentir libre et indépendante, la véritable motivation du départ de l'épouse nous semble ailleurs. Il est vrai qu'Éric refuse d'entendre la bonne nouvelle que veut lui annoncer Amanda, faisant ainsi preuve d'un égoïsme machiste et révoltant. N'en demeure pas moins qu'Amanda n'a pas du tout le profil de la femme soumise à son mari, étant plutôt l'avocate ambitieuse qui réussit par son travail et ses efforts à être nommée juge à la cour provinciale. Aussi est-il difficile de la croire lorsqu'elle affirme qu'elle redevient la «pauvre petite étudiante de 18 ans» (p. 18) en présence de son mari. Mais de toute évidence, elle se sent opprimée dans son ménage...

L'on comprend, à rebours, une partie du malaise que vit Amanda lorsqu'elle explique, dans un monologue, que ses parents ont dû faire face à l'assimilation quand les politiques

canadiennes en matière d'éducation ont interdit l'enseignement en langue étrangère au pays, forçant les Ukrainiens de Wakaw, en Saskatchewan, à s'angliciser sous peine de se voir marginalisés par leur société d'accueil. Cette assimilation a laissé un goût amer à la protagoniste qui avoue avoir presque tout oublié de sa langue maternelle pour acquérir les deux langues officielles du pays *bilingue* tel que l'entrevoyait Pierre E. Trudeau. C'est donc dire que l'héritage culturel d'Amanda est riche d'influences diverses, toutes importantes à ses yeux. Mais comment se sentir respectée dans son intégrité, dans sa culture, lorsque l'autre dénie toute valeur à ce qui n'est pas français? Voilà où se situe la ligne de faille du couple.

Le personnage d'Éric, dont on suit le cheminement tout au long de la pièce, se définit principalement par son intransigeance face à ce qui est étranger à sa propre culture. Mais de quelle culture parlons-nous ici? Éric se montre obsédé par la littérature française des siècles passés, par ses auteurs morts depuis belle lurette, par leurs mots qu'il ne cesse de citer à sa fille et son épouse en toute circonstance, comme s'il ne pouvait lui-même trouver les mots pour traduire sa réalité. Son discours, rempli de citations de Jules Renard, Taine, Descartes et Jacques Amyot, manque d'authenticité et lui donne ce côté caricatural agaçant. Tout concourt, dans *Green Mustang*, à associer ce personnage au passé, à la tradition, à ce qui est figé et qui refuse d'évoluer. Ses injonctions quasi moralisatrices – «on parle français dans maison d'Éric Lechasseur» (p. 20) – sont presque d'un autre âge, mais illustrent le repli sur soi du professeur de littérature, incapable de s'ouvrir à une autre culture que la sienne et imposant, de ce fait, ses propres valeurs aux autres. Cette attitude assimilatrice rebute le spectateur / lecteur tout autant que Mona et Amanda qui s'insurgent contre le mépris dans lequel Éric tient la langue et la culture anglaises. Mais Laurier Gareau vient éclairer le comportement tyrannique de son personnage, et alors, le passé et le présent nouent leurs maillons en une chaîne sans fin.

En effet, l'on apprend que l'histoire se répète et que la crise identitaire qui agite Mona lui a été léguée en quelque sorte par Éric, lui-même en butte aux aspirations et aux valeurs de son père. Destiné à devenir un joueur de hockey professionnel, Éric *subit* les ambitions de son père (comme Mona subit les siennes) jusqu'au jour de l'accident impliquant la fameuse Mustang vert

pomme. À 18 ans, Éric parvient enfin à assumer sa véritable identité et embrasse les études littéraires, au grand dam de son père qui s'ingéniera à l'humilier en le forçant à parler anglais dans la maison familiale sous prétexte que certains de ses petits-enfants ne comprennent pas le français, une humiliation que ne pardonnera jamais le fils. L'attitude rigide qu'adopte alors Éric face au français se comprend mieux et montre comment une apparente intolérance peut cacher un mécanisme de défense identitaire, comme l'a brillamment exposé Amin Maalouf (1998) dans *Les identités meurtrières*. Menacé dans son identité francophone, celle qu'il a choisi de cultiver, Éric a développé un réflexe de rejet de l'anglais qui a mené à la séparation de son couple et à la révolte de sa fille.

Les métaphores ne manquent pas dans la pièce de Laurier Gareau. Les nombreuses citations d'auteurs qui ponctuent le discours d'Éric illustrent certes son refus d'évoluer et de faire face à la réalité fransaskoise métissée, mais aussi l'incommunicabilité qui marque les rapports entre les personnages, incapables de se parler *pour de vrai*. Le fauteuil roulant d'Éric que l'on croyait nécessaire à ses déplacements (mais il n'en est rien), se révèle un symbole de son être amputé de sa meilleure moitié, Amanda. Et enfin, la destruction de la Mustang rappelle que l'avenir n'appartient pas aux «ancêtres», mais aux enfants qui le forgeront à leur image.

Green Mustang est une pièce à lire et à voir, peut-être parce que Laurier Gareau n'a pas la prétention d'offrir en définitive une réponse aux défis que suscitent les relations exogames et la biculturalité pour les francophones de la Saskatchewan, comme pour les membres des autres communautés minoritaires. La pièce, ouverte aux possibilités, porte à réfléchir.

Claudia LABROSSE
University of Winnipeg

BIBLIOGRAPHIE

LÉVEILLÉ, J.R. (2007) «Entrevue avec Laurier Gareau, le parrain du théâtre fransaskois», *Liaison*, n° 135, p. 17-20.

MAALOUF, Amin (1998) *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 210 p.